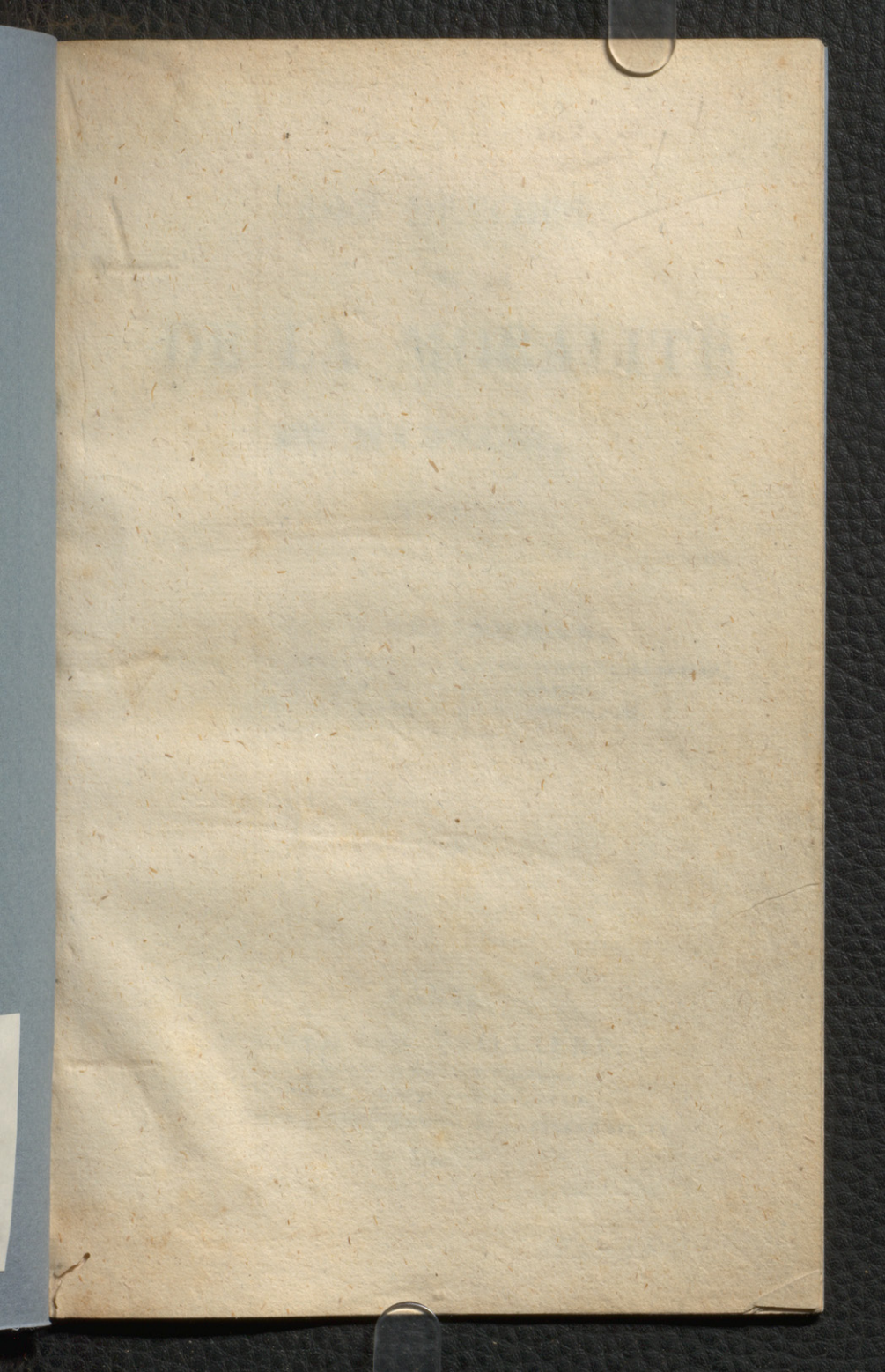
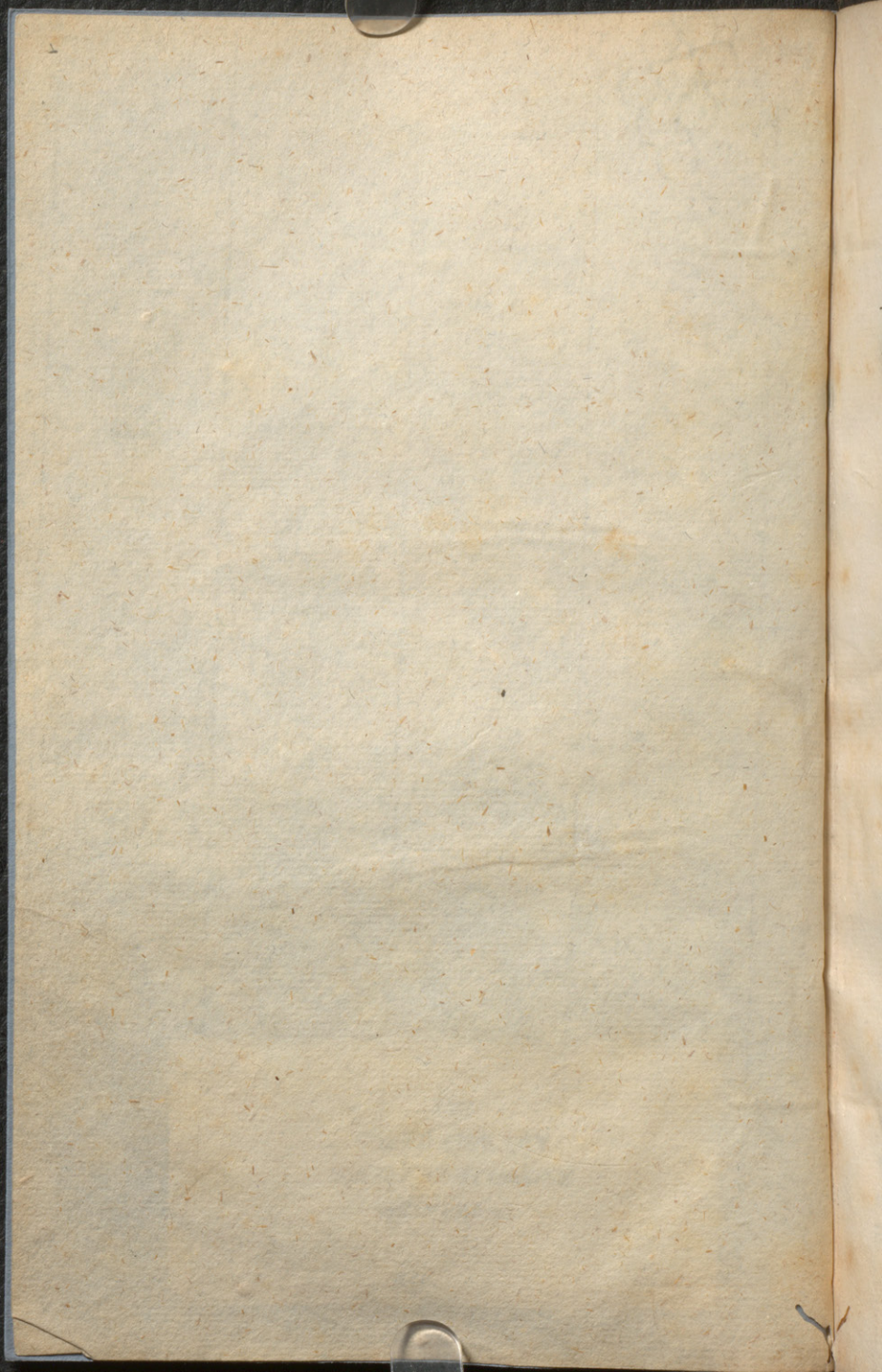


OSLER LIBRARY
REPRINT COLL.
PAMPHLET

THE
OSLER LIBRARY
McGILL UNIVERSITY
MONTREAL

Acc.

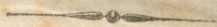




DES DEVOIRS
ET
DE LA MORALITÉ
DU MÉDECIN,
DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,
DU 2 NOVEMBRE 1836,

PAR J. CRUVEILHIER,
PROFESSEUR D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,
MÉDECIN DE L'HOSPICE DE LA SALPÊTRIÈRE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, ETC.



PARIS,
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
Libraire de l'Académie royale de Médecine,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13 BIS.
A LONDRES, MÊME MAISON, 219, REGENT STREET.
1837.

1555528

DES DEVOIRS

ET

DE LA MORALITÉ

DU MÉDECIN,

DISCOURS

PAR J. GOSSELIN

PARIS

CHEZ G. BAILLIÈRE

1871

DES DEVOIRS
ET
DE LA MORALITÉ
DU MÉDECIN.

MESSIEURS,

C'est une grande pensée que celle qui, au renouvellement de chaque année scolaire, consacre par une cérémonie publique l'inauguration de vos études et de nos travaux. Dans cette solennité, où des couronnes sont décernées à l'élite des élèves de l'École pratique, chaque professeur vient tour à tour développer ses idées sur l'ensemble ou sur un point particulier de la science, en même temps qu'il jette quelques fleurs sur la tombe de ceux de nos collègues que l'impitoyable mort nous a ravis. En déroulant ainsi sous les yeux de ses élèves le

tableau de la vie et des titres scientifiques des grands hommes qui l'ont illustrée, la Faculté semble leur montrer la route qu'ils doivent parcourir, et les exciter à remplir les vides laissés dans nos rangs.

Je croyais n'avoir point à m'acquitter aujourd'hui de cette tâche douloureuse et belle tout à la fois. Dix-huit mois se sont écoulés depuis la mort de DUPUYTREN, et, l'année dernière, une voix plus puissante que la mienne vous a dépeint, avec cette verve d'originalité qui la caractérise, le grand chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il était digne de M. DUPUYTREN d'avoir un tel panégyriste : au génie seul il appartient de révéler les secrets du génie.

J'imposerai donc silence au sentiment qui me presse de payer ici à la mémoire de mon ancien maître un juste tribut d'hommages et de regrets ; j'acquitterai d'une autre manière la dette de la reconnaissance en faisant tous mes efforts pour rendre aussi profitable que possible l'enseignement dont il vous a dotés, et en vous inspirant pour l'étude de l'anatomie pathologique le zèle dont il m'avait pénétré moi-même.

Désigné par mes collègues pour faire le Discours d'ouverture de cette année, je voulais préluder en quelque sorte à l'enseignement nouveau auquel m'ont appelé le vœu de DUPUYTREN et le vœu de

la Faculté, en vous disant quelques mots de son importance, de l'influence que l'anatomie pathologique a exercée et qu'elle est appelée à exercer encore sur les destinées de la médecine; mais, au milieu de ma préoccupation d'esprit relativement au choix du sujet de ce discours, les mots *devoirs du médecin, moralité du médecin*, ont été prononcés autour de moi; je me suis rappelé combien de mécomptes attendent le jeune médecin qui n'envisage dans le titre de docteur qu'une position honorable, sans se faire une juste idée des obligations que ce titre lui impose, et de l'énorme responsabilité qu'il fait peser sur sa tête.

Ces mécomptes, ces obligations, qui constituent pour ainsi dire le cahier des charges de notre profession, j'ai pensé qu'il y aurait avantage à vous les signaler, et à vous tracer la route que vous avez à parcourir, en vous indiquant les écueils. Renvoyant donc à nos leçons toutes les questions scientifiques, je vais vous présenter ici quelques réflexions sur les devoirs que le médecin contracte envers la société et envers lui-même.

Mais, avant d'aborder ce sujet important, je viens remplir un pieux devoir, et payer, au nom de la Faculté, un tribut de vénération à la mémoire d'ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire à la Fa-

et reposaient sur un seul caractère plus ou moins remarquable, mais arbitrairement choisi, auquel on subordonnait tous les autres.

Fondée sur l'organisation tout entière, la méthode de JUSSIEU, en comparant une à une les diverses parties des plantes sous le rapport de la structure et des fonctions, est arrivée à la détermination de la valeur relative, de la hiérarchie des caractères, qu'elle a pu classer en plusieurs ordres, suivant le degré de leur importance, et à établir ainsi d'une main sûre les lois des affinités naturelles.

Bien plus, l'étude approfondie des différences que présentent entre eux les divers organes des plantes a conduit à cette découverte importante, savoir, que plusieurs de ces caractères étaient tantôt réellement connexes; que l'existence de l'un supposait nécessairement l'existence d'un certain nombre d'autres; et tantôt tellement antipathiques, que la présence de l'un excluait la présence de tels ou tels autres.

Enfin, comme pour confirmer ces grands résultats, la méthode naturelle a établi, d'une part, une corrélation intime entre les caractères extérieurs des plantes, leur structure intérieure et leurs principes immédiats; et, d'autre part, une analogie non moins remarquable entre toutes les

espèces du même genre, et quelquefois même entre tous les genres de la même famille, sous le rapport des propriétés médicales et économiques.

De la connaissance de la valeur relative des caractères des plantes, de la détermination rigoureuse des lois qui président aux associations et aux incompatibilités de ces caractères, est née cette philosophie botanique qui permet d'appliquer le calcul à l'étude de cette science, de poser des problèmes, de les mettre en équation, et de dégager les inconnues.

Ne soyez donc pas étonnés que les innombrables tribus des plantes inconnues à l'époque où parut le *Genera plantarum* soient venues se ranger comme d'elles-mêmes dans la série des familles déjà existantes, ou bien constituer des familles nouvelles intermédiaires, sans rompre en aucune façon la chaîne des rapports établis par les lois des affinités naturelles.

Je ne m'étendrai pas davantage ici sur les principes de la méthode naturelle, que vous trouverez d'ailleurs exposés avec une admirable lucidité dans l'introduction de cet ouvrage, modèle de style et de logique.

Mais telle est la connexité qui existe entre les diverses branches des sciences naturelles, que le perfectionnement de l'une de ces branches, soit

par des découvertes positives, soit par des méthodes, se réfléchit nécessairement sur toutes les autres : de là l'influence immense qu'a exercée la méthode naturelle sur la zoologie et sur la minéralogie ; et si les essais de classification des maladies, d'après ces mêmes principes, n'ont pas eu tout le succès qu'on pouvait en espérer, c'est peut-être parce qu'ils étaient prématurés, et que l'organisation morbide, base immuable de toute bonne classification en médecine, n'était pas encore suffisamment connue.

Tel est, Messieurs, le grand titre de JUSSIEU à la reconnaissance de la postérité. Tout le reste de sa vie a été employée à développer la méthode naturelle dans un grand nombre de mémoires particuliers, et à préparer une seconde édition de son ouvrage ; mais la perfection à laquelle il visait et l'affaiblissement de sa vue ne lui ont pas permis d'accomplir ce projet. Espérons que ses intentions seront remplies par son fils, M. ADRIEN DE JUSSIEU, qu'il s'est plu à former lui-même, qui porte si dignement et qui conservera pur et sans tache l'héritage de gloire, de science et de vertus que son père lui a légué.

M. DE JUSSIEU ne s'est occupé que bien peu de temps de la pratique de la médecine, qu'il abandonna même entièrement pour sa science favorite.

Il conçut néanmoins le projet d'appliquer la méthode naturelle aux propriétés médicales du corps, et c'est dans ce but qu'en 1804 il se mit sur les rangs pour la chaire de matière médicale, vacante à la Faculté de médecine. Sa réputation était telle qu'il n'eut qu'à se présenter pour que ses compétiteurs se retirassent avec respect. Il s'est toujours rappelé avec attendrissement cette époque de sa vie ; il conservait surtout un souvenir bien vif de la conduite noble et généreuse de SCHWILGUÉ, qui, jeune et brillant d'avenir, mit autant de grâce à lui céder le passage qu'il aurait pu faire valoir de titres pour le lui disputer.

Jusqu'en 1789, M. DE JUSSIEU, absorbé par son importante publication, était resté étranger au grand mouvement politique qui se préparait en France ; une fois libre de ce soin, il parut à sa section, dont il fut de suite nommé président. Il devint bientôt lieutenant du maire, de l'illustre Bailly, et, comme tel, chargé du département des hôpitaux, sur le régime intérieur, sur la statistique et sur les améliorations desquels il a fait un des meilleurs mémoires qui aient jamais éclairé la matière. Il fut heureusement éloigné des affaires assez à temps pour ne point partager le sort de l'infortuné Bailly. Il se réfugia dans le Muséum d'histoire naturelle comme dans un sanctuaire, où il passa in-

aperçu tout le temps de la tourmente révolutionnaire, uniquement occupé de la science, et surtout du Muséum, dont il fut élu directeur à plusieurs reprises pendant ces années de calamités : grâce à son activité et à son dévouement, on vit le Muséum grandir et se développer au milieu de la crise financière qui avait englouti et la fortune publique et tant de fortunes privées.

En 1808, Napoléon ayant créé l'Université, et trop habile pour méconnaître l'appui que prêtent aux institutions naissantes les grands noms et les grands mérites, voulut donner au conseil universitaire l'éclat des notabilités littéraires et scientifiques de l'époque, il y appela M. DE JUSSIEU.

Il est pénible de rappeler ici que la place de conseiller de l'Université, ainsi que celle de professeur à la Faculté de médecine lui furent successivement enlevées, la première en 1815, la seconde en 1823, par la même mesure qui élimina les VAUQUELIN, les PINEL, les DUBOIS, les DESGENETTES ; mais ce que je dois dire bien haut, c'est que ces destitutions successives ne lui arrachèrent pas une plainte ; c'est qu'en 1830, après les événements de juillet, ayant le droit de reprendre sa chaire à la Faculté, il s'y refusa formellement, sa conscience ne lui permettant pas, disait-il, de jouir des avantages d'une position dont il ne pouvait pas remplir les charges.

Pourquoi faut-il que les hommes de la science ressentent si souvent le contre-coup des commotions sociales ? La science n'est-elle pas un terrain neutre qui devrait être respecté par tous les partis, par tous les dépositaires du pouvoir ? Que sera-ce quand le savant qu'on dépouille pour satisfaire des ambitions nouvelles est en même temps le plus inoffensif et le meilleur des hommes ?

Il est, Messieurs, bien peu d'hommes sur la vie privée ou publique desquels on ne soit obligé de jeter un voile officieux pour cacher les ombres du tableau. La vie de M. DE JUSSIEU fait exception à cette loi de l'humaine faiblesse : elle rappelait les temps antiques. De même qu'il avait eu la bonté parfaite et éclairée de l'homme actif dans la force de l'âge, de même il a montré plus tard la bonté du vieillard qui souffre sans jamais se plaindre, qui n'exige jamais, qui remercie toujours, et qui sait retrouver quelques unes des grâces de l'enfance. L'idée d'une inimitié, quelque légère qu'elle fût, lui était insupportable. Sa piété était aussi vive que sincère, sans ostentation comme sans faiblesse. Elle l'a soutenu de sa douce et puissante main dans les dernières années de sa vie, lorsque, privé de la vue et en grande partie de l'ouïe, arraché à ses études favorites et séquestré de la société, il était obligé de se concentrer en lui-même. La science qui avait fait

sa gloire fit aussi son bonheur ; et l'on ne pouvait voir sans attendrissement ce vieillard, dont la vue affaiblie ne lui permettait pas d'apercevoir les plantes, chercher encore à les reconnaître, soit en les approchant de ses yeux, soit en les palpant, être transporté de joie lorsqu'il avait deviné, raconter ce qu'il savait sur la plante qu'il venait de reconnaître, et ce qu'il savait encore était étonnant.

Je ne puis mieux terminer cet éloge qu'en rappelant quelques unes des paroles prononcées sur la tombe de JUSSIEU, au nom de l'Académie des sciences, par son ancien élève et son ami, M. MIRBEL.

« Si la paix de l'âme, des vœux modestes, un
 » doux intérieur, des amis sûrs, la considération
 » publique, l'admiration de tous les hommes capa-
 » bles d'apprécier les œuvres d'une haute intelli-
 » gence, peuvent donner le bonheur ici-bas, nul ne
 » fut plus heureux ; tout lui fut prospère. Sa mort
 » n'a pas été moins paisible que sa vie : chargé
 » d'années, il s'est endormi plein d'espoir, tournant
 » les yeux vers le ciel, et laissant sur la terre un fils
 » digne de lui. »

Messieurs, l'éloge du savant modeste, de l'homme de bien dont je viens d'esquisser la vie, me servira d'introduction toute naturelle à l'exposition des *devoirs du médecin*, dont JUSSIEU aurait été le plus

parfait modèle, si sa vocation ne l'eût entraîné vers une carrière purement scientifique.

Qu'est-ce que le *devoir*? Le devoir, Messieurs, c'est l'honneur, c'est la vie morale de l'homme, c'est la vie morale des sociétés, qui languissent lorsqu'il se relâche, qui périssent lorsqu'il s'éteint.

A la voix du devoir, la volonté se soumet; l'homme de cœur préfère l'indigence ou les fers à une prospérité coupable; le soldat reste à son poste et reçoit la mort; Régulus retourne à Carthage, où l'attendent les plus cruels supplices.

Pour peu que l'on considère le médecin dans ses rapports avec la société, on comprendra qu'aucune profession n'impose des devoirs plus rigoureux et plus multipliés. Son ministère a cela de spécial et d'honorable à la fois, qu'il exige toutes les qualités de l'esprit et du cœur; dépositaire de la vie de ses semblables, il doit être versé dans la connaissance de tout ce qui peut conserver la santé et guérir les maladies. Comment, s'il n'est pas honnête homme dans toute l'acception de ce mot, remplira-t-il la mission de confiance et de délicatesse à laquelle il est appelé?

Le médecin doit donc être *homme de science* et *honnête homme*: la science lui fournit les matériaux; les qualités morales en règlent l'emploi, et

seules peuvent lui donner l'élevation de caractère et l'énergie dont il a si souvent besoin dans l'exercice de son art.

La science est le premier devoir du médecin. Lorsqu'il s'agit de la vie des hommes, l'ignorance est un crime : or, la science ne se devine pas, elle s'acquiert par un travail persévérant. C'est pour donner à la société toutes les garanties désirables sur la capacité des hommes appelés à exercer la profession de médecin, que le législateur a imposé des conditions et des épreuves qui établissent l'aptitude à l'étude de la médecine, et l'aptitude à l'exercice de l'art de guérir. Or, Messieurs, plus ces conditions seront sévères, plus elles assureront, avec la dignité de l'art, les succès de ceux qui embrasseront cette carrière.

Il serait à souhaiter que les élèves nous arrivassent tout préparés par l'étude des mathématiques, de la physique, de la chimie et des éléments d'histoire naturelle, à celle des sciences médicales, avec lesquelles elles ont de si nombreux points de contact ; ainsi, les quatre années d'inscription exigées pour le doctorat pourraient être entièrement consacrées à la médecine proprement dite, au lieu d'être en partie destinées à l'acquisition de sciences d'une importance secondaire, et dont l'attrait est souvent un écueil.

On n'est vraiment étudiant en médecine que lorsqu'on a mis le scalpel à la main, et lorsqu'on suit les hôpitaux. Si vous voulez que votre éducation médicale soit forte, fondez-la sur l'étude de l'organisation et sur l'observation clinique, comme sur un roc inébranlable. Les sciences médicales (permettez-moi cette comparaison) sont toutes greffées sur l'anatomie comme sur un sujet; plus les racines sont profondes, plus la sève sera riche et abondante, plus la tige sera vigoureuse, et se chargera de fleurs et de fruits.

Vous êtes revêtu du titre de docteur: vous avez subi vos examens avec distinction. Votre dissertation inaugurale n'a point été une vaine formalité, mais un acte sérieux dans lequel vous avez éclairé, par des faits nouveaux ou par des recherches bibliographiques, un point de doctrine encore obscur. Vous arrivez dans la pratique; non, comme autrefois, simple théoricien ou discoureur habile; la fréquentation assidue des hôpitaux, qui, grâce aux leçons cliniques, ne sont plus un champ solitairement exploité par quelques médecins privilégiés, mais bien des sources d'instruction abondantes et pures, vous a donné une expérience précoce, supérieure peut-être à celle que vous auraient acquise vingt ans de pratique particulière.

Vous voilà praticien; et déjà que d'études, que

de veilles, que d'efforts ! cependant votre carrière ne fait que s'ouvrir. La vie du médecin est une vie de labeur, d'abnégation, de sacrifices; esclave volontaire, vous êtes attaché à la glèbe du devoir le plus rigoureux ; vous ne vous appartenez plus, vous appartenez à l'humanité souffrante. Pour vous, plus de doux loisirs, pas un jour que vous puissiez consacrer au repos, aux plaisirs, au bonheur des champs, aux lettres et aux arts que vous avez cultivés dans votre jeunesse, et que vous aimez passionnément peut-être.

Vous rentrez épuisé de fatigue, on vient vous chercher encore, et vous ne pouvez pas, vous ne devez pas dire : A demain. Le sommeil du médecin est le seul qu'on ne respecte jamais. Malheur à lui, s'il refuse son ministère, il trahit son devoir !

Tous les moments du médecin doivent être partagés entre l'étude et la pratique : la pratique qui fournit les matériaux, l'étude et la réflexion qui les coordonnent et les fécondent. La médecine n'est pas seulement une science d'observation, mais tout ensemble une science d'observation et de raisonnement. L'expérience que n'éclaire pas le raisonnement, c'est la routine, c'est l'empirisme. On ne saurait donc assez inviter les hommes de l'art à suivre le mouvement de la science ; car la médecine

cine, comme toutes les sciences de fait, ne saurait rester stationnaire, et il n'a été donné à aucune intelligence humaine de poser en médecine les colonnes d'Hercule. Mais, Messieurs, je me hâte de le dire, le progrès, ce n'est pas toujours le mouvement : car il est un mouvement sur place, il est un mouvement circulaire, il est un mouvement rétrograde, et voilà pourquoi on ne saurait trop répéter que l'érudition est indispensable au médecin, mais que, pour porter tous ses fruits, elle ne doit pas être limitée aux auteurs contemporains, qu'elle doit interroger presque également et les auteurs modernes et les auteurs anciens : la lecture des anciens, en faisant passer sous nos yeux, comme dans un tableau vivant, les observations faites à toutes les époques et sous l'influence des doctrines les plus diverses, nous affranchit de la séduction des idées du jour, nous dispense du soin de recommencer à chaque instant la science, et de donner comme nouvelles des choses dites et jugées depuis des siècles. L'érudition peut, en outre, nous ramener vers une direction oubliée, mais féconde, qui, reproduite avec le secours des acquisitions nouvelles, peut régénérer la science.

Messieurs, tous les hommes ne sont pas aptes à la pratique de la médecine : un sens droit, un discernement exquis, un esprit positif, voilà les con-

ditions indispensables pour le praticien. L'art d'observer exige moins d'imagination que de rectitude, moins d'élévation dans l'esprit peut-être que de sagacité, d'attention et de persévérance.

Il est des esprits qui ne se plaisent que dans le monde des abstractions, et qui se trouvent mal à l'aise dans le monde des réalités. La plume, un auditoire nombreux, les inspirent; mais la vue d'un malade ne les inspire jamais. Leur esprit généralisateur ne saurait se plier à la marche froide, sérieuse, patiente, de l'observation. Ils brilleront peut-être dans une discussion, dans un enseignement théorique; leurs ouvrages seront remarquables par des vues philosophiques; mais brisez l'écorce, sortez-les des généralités où ils ont soin de se retrancher, forcez-les de vous suivre sur le terrain des faits, ils ne se retrouvent plus, leurs forces les abandonnent. Pour eux, un aperçu, c'est un fait; une idée *à priori*, un point de départ; une induction, une vérité démontrée: ce sont les métaphysiciens ou les poètes de la science; ils ne seront jamais praticiens.

Indépendamment de la science et des qualités de l'esprit dont je viens de vous tracer le tableau, aucune qualité du cœur ne saurait être étrangère au médecin: comment se passionnera-t-il pour un

art dont l'étude et la pratique sont hérissées de tant de difficultés, si le froid égoïsme a glacé son âme, si l'intérêt est le mobile de ses actions, s'il n'a de paroles douces et consolantes que pour le riche, et s'il n'aborde le pauvre qu'avec indifférence, brusquerie ou dédain ?

On dit que l'exercice de la médecine, et surtout l'exercice de la chirurgie, endurecit le cœur. Oui, il émousse cette sensibilité des nerfs qui trouble les sens ; mais il laisse intacte et pure cette sensibilité de l'âme, cette sensibilité virile qui compatit à la douleur, qui l'abrège, qui la console, qui relève le courage abattu, laisse à l'homme de l'art assez de sang-froid pour remédier à un accident imprévu, et se concilie avec une inébranlable fermeté.

Cette sensibilité de l'âme, c'est l'humanité, c'est la bienfaisance. L'humanité et la bienfaisance sont par excellence les vertus du médecin, et le bonheur qui s'attache à l'exercice de ces vertus, sa plus douce récompense. Placé par sa position sociale entre les classes riches et les classes pauvres, le médecin est en quelque sorte médiateur entre les unes et les autres ; il fait descendre sur le pauvre les faveurs du riche, comme aussi il fait remonter vers le riche la reconnaissance et les bénédictions du pauvre. Il est le protecteur-né de tous les malheureux, souvent leur unique appui, leur conso-

lateur et leur ami. Gardez-vous de lui en vouloir si, passant tour à tour de l'étroit réduit où gémit une famille sans pain, dans les salons de l'opulence, son âme est parfois brisée; si, toujours corps à corps avec la misère et la douleur, voyant le but, sans s'inquiéter des moyens de l'atteindre, il fatigue de ses réclamations toutes les administrations de bienfaisance, qui, dans la sphère élevée où elles sont placées, ne voient que les masses ou les surfaces, et descendent rarement dans les détails des douleurs individuelles.

Aux yeux du médecin, suivant le langage sublime d'HIPPOCRATE, tous les malades sont égaux, comme tous les hommes aux yeux de la Divinité. A travers les habits brodés de l'opulence, comme à travers les haillons de la misère, le médecin ne voit que des organes souffrants, et n'établit entre ses malades d'autre différence que celle qui résulte de la gravité de la maladie et de l'urgence des secours.

« Si les fonctions du médecin sont belles, » dit VICQ-D'AZIR, c'est moins dans les palais et » parmi les grandeurs, où les motifs, soit apparents, » soit réels, de l'intérêt, ne laissent aucune prise à » ceux de l'humanité, que dans les demeures étroites et malsaines du pauvre. Là, point de protecteur, point de cupidité; la renommée n'appro-

» che point de ces asiles ; tout s'y tait, hormis la
 » douleur, qui les fait si souvent retentir de leurs
 » sanglots. Les victimes de la misère, celles de la
 » maladie et de la mort, entassées, confondues, y
 » offrent un tableau déchirant et terrible : c'est là
 » qu'il est possible de faire le bien, là où l'homme
 » peut secourir l'homme sans concours et sans té-
 » moins. »

Ne soyez donc pas étonnés, Messieurs, si la médecine exerce sur la société une part d'influence aussi directe que puissante, et si elle a pu être considérée comme une espèce de sacerdoce.

On a dit tout récemment que, dans l'état actuel de la société, les hommes de la loi avaient gagné en influence ce que les ministres des autels avaient perdu : on eût dit plus vrai en appliquant cette idée aux médecins. Qu'est-ce que les intérêts de la fortune à côté de l'intérêt de la conservation ? Le médecin est le confident le plus intime des familles ; devant lui tombent tous les voiles de la vie privée ; c'est à lui qu'on révèle ces maux de l'âme, source si fréquente des maux du corps, et sur lesquels il sait répandre un baume consolateur.

Que de larmes essuyées, que de bienfaits ensevelis dans le mystère le plus impénétrable ! Combien de fois le médecin n'a-t-il pas prévenu ce crime affreux qui donne la mort pour cacher la faute qui

donne la vie ! Ce malheureux roulait dans son âme des projets de suicide : vous l'avez deviné, vous lui arrachez son secret, il est sauvé. Tous les jours le médecin, par ses sages conseils, réconcilie des familles divisées, prévient des ruptures scandaleuses, aide de son crédit, de ses démarches, et même de sa bourse, ses cliens dans le malheur ; car , Messieurs, nos malades deviennent nos amis, amis d'autant plus chers qu'ils sont plus malheureux.

Quelle prudence, quelle réserve, quelle discrétion, quelle délicatesse ne nous impose pas notre profession ! Admis au foyer domestique, vous le considérez comme un dépôt sacré ; votre bouche ne révélera jamais ce que vos yeux auront vu, ce que vos oreilles auront entendu ; et lors même que la plus noire ingratitude viendrait payer vos soins généreux, les ingrats peuvent dormir tranquilles , leur secret mourra dans votre cœur.

Non, Messieurs, aucune considération humaine ne pourrait nous arracher un secret qui nous aurait été confié dans l'exercice de notre profession ; plus forte que les promesses et que les menaces , notre conscience de médecin protesterait contre toute violence, et répondrait par ces énergiques paroles : « Nous ne le devons pas ! »

Est-il besoin de vous parler de la moralité du médecin ? On lisait sur le frontispice du temple

d'Épidaure : « L'entrée de ces lieux n'est permise » qu'aux âmes pures. » « Je conserverai ma vie pure » et simple, est-il dit dans le Serment d'*Hippocrate*. » Lorsque je serai admis dans une maison, je me » tiendrai pur de toute injustice et de toute cor- » ruption. *Castam et ab omni scelere puram, tum » vitam, tum artem meam perpetuo præstabo.* »

Comment le médecin inspirerait-il la confiance, s'il n'inspire pas l'estime ? et comment l'estime, sans la vertu, sans les bonnes mœurs ? Le chef de famille l'introduira-t-il dans sa maison ? l'époux lui confiera-t-il son épouse, la mère sa fille, s'il pouvait être soupçonné d'abuser de sa profession pour satisfaire des passions honteuses, ou pour tremper dans des intrigues criminelles, s'il n'était qu'un espion, un intrigant ou un corrupteur ? Et, mettant de côté toute autre considération, notre profession ne doit-elle pas nous élever au-dessus des passions des sens, en brisant le prisme trompeur à travers lequel elles se présentent aux yeux des autres hommes. Pour nous, le bandeau de l'illusion est bientôt tombé, la vie est désenchantée de ses brillants mensonges ; le positif des choses humaines est toujours présent, avec leur fragilité et leurs misères.

« Le médecin et la sagesse sont inséparables, » dit encore le divin vieillard. La médecine, ajoute-

» t-il, met en pratique tous les préceptes de la sagesse, le mépris de l'argent, la modération, la décence, la modestie, la probité, la douceur, l'affabilité, la gravité, la juste appréciation des choses de la vie, l'éloignement de toute crainte superstitieuse, le respect pour la Divinité, vers laquelle la médecine ramène sans cesse. »

Le courage est une qualité indispensable au médecin. S'il est vrai que GALIEN ait fui Rome ravagée par la peste, par combien d'actes de courage et de dévouement les médecins de tous les âges n'ont-ils pas réparé la faute d'un seul ! Est-il besoin de dire que, dans une occasion récente, tous les médecins ont été fidèles au poste de l'honneur ; leur attitude calme et digne, au milieu de la frayeur universelle, a rendu la sécurité à tous les esprits et prévenu d'incalculables calamités ; pour la première fois peut-être on a vu, au sein d'une épidémie terrible, les relations sociales continuées, l'ouvrier à son atelier, le négociant à ses affaires.

Une épidémie meurtrière, c'est le champ d'honneur du médecin ; c'est là qu'il déploie ce courage imperturbable, ce sang-froid qui rassure les populations terrifiées ; il touche, avec DESGENETTES, les bubons des pestiférés, et relève ainsi le moral abattu de notre vaillante armée d'Égypte, comme pour prouver qu'autre chose est le courage du

guerrier qui , dans l'enivrement du combat , affronte une mort glorieuse, autre chose est le courage civique, qui s'expose, par le seul sentiment du devoir, à une mort sans gloire, et dont l'imagination double encore l'horreur.

Que n'aurai-je pas à dire de ces médecins généreux qui ont fait le sacrifice de leur fortune , de leur avenir, de leur vie, pour aller sur des plages lointaines chercher la fièvre jaune et la peste, avec plus d'ardeur encore que le commun des hommes n'en met à les fuir ; se soumettre aux expériences les plus dangereuses pour résoudre , dans l'intérêt de l'humanité, la grande question de la contagion; revêtir la chemise imprégnée de la sueur d'un malade qui vient d'expirer , et s'inoculer toutes les matières susceptibles d'inoculation.

Au courage du médecin s'allie le désintéressement : tous les médecins se font un bonheur d'exercer leur profession dans les rangs de la classe indigente ; et si , grâce aux bureaux de charité et aux dispensaires, la médecine des pauvres est devenue pour le jeune médecin un moyen de se faire connaître, un intermédiaire presque obligé pour arriver aux salons de l'opulence, combien de médecins, parvenus à l'apogée de leur réputation et de leur fortune, ont continué à exercer la médecine

des pauvres avec le même dévouement qu'au début de leur carrière ! combien qui, en se retirant de la pratique, n'ont fait exception qu'en faveur de la classe indigente ! « Mes meilleurs malades » sont les pauvres, disait le grand BOERHAAVE, parce » que Dieu est chargé de me payer pour eux. » On lit en Angleterre, sur la tombe du docteur FOTHERGILL, cette épitaphe, plus belle dans sa simplicité que les titres les plus fastueux : « Ci-gît le docteur » FOTHERGILL, qui, pendant sa vie, dépensa deux » cent mille guinées pour le soulagement des mal- » heureux. »

Combien il serait à désirer que les médecins eussent un patrimoine qui les mît dans une position indépendante, et qu'ils pussent exercer leur profession par les seuls principes de la bienfaisance ! Alors, dit Voltaire, ils seraient fort au-dessus des grands de la terre, ils tiendraient de la Divinité.

Je vous plaindrais si des motifs intéressés avaient présidé à votre vocation pour la médecine ; car, soyez-en persuadés, à quelques exceptions près, l'exercice de notre art conduit à une position honorable, ordinairement à l'aisance, mais bien rarement à la fortune.

Quels honoraires, d'ailleurs, pourraient dédommager le médecin de cette pressante sollicitude qui use sa vie, qui le fait s'identifier à son malade

et souffrir de ses souffrances ? quels honoraires compenseront ces angoisses de la pratique qui le poursuivent jusque dans son sommeil ?

A côté d'un petit nombre de personnes qui reconnaîtront généreusement vos soins et qui acquitteront la dette du cœur, combien se croiront quittes envers vous quand, après avoir supputé le nombre de vos visites, et en avoir tarifé la valeur, elles solderont arithmétiquement vos soins, comme une monnaie qu'on échange ! combien vous paieront de la plus noire ingratitude ! On a même vu des familles oublier leur propre douleur, et poursuivre d'une haine aussi injuste qu'implacable un médecin malheureux, lui imputer un revers qu'il n'a pu prévenir, et dont il est plus affligé peut-être que ses accusateurs.

Vous éprouverez dans votre vie médicale, j'en ai la triste certitude, quelques unes de ces grandes douleurs ; la pratique la plus heureuse et même la plus brillante n'en est pas exempte. La prudence peut en diminuer le nombre ; mais il y a dans les maladies de ces coïncidences fatales, de ces apparences funestes, de ces cas malheureux dans lesquels, surpris vous-mêmes, vous n'avez pu ni prévoir, ni arrêter le coup affreux qui vous menaçait.

Que si vos honoraires vous sont refusés, vous

avez le droit de les réclamer devant les tribunaux : mais je vous conseille de n'user jamais de ce droit , et d'abandonner les ingrats à leur ingratitude. Et telle est le sublimité de votre profession , que si vos persécuteurs venaient de nouveau réclamer vos soins (et ils reviendront , car l'injustice est inconséquente) , vous devez encore voler à leur secours. Voilà , Messieurs , l'esquisse rapide des principaux devoirs du médecin.

N'oublions jamais que notre mission est une mission d'humanité , de paix , de conservation ; que devant cette haute mission disparaissent toutes les distinctions de peuples , de conditions sociales , de partis , d'opinions ; que le médecin appartient à l'humanité tout entière , et non point à une fraction de l'humanité ; que si le fer arme sa main , c'est pour réparer , et jamais pour détruire.

Le trait d'HIPPOCRATE refusant les présents d'Artaxercès , qu'un savant pinceau nous a représenté comme un modèle de patriotisme et de désintéressement , pouvait bien être beau aux yeux de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome , qui appelaient du nom de barbares tout ce qui n'était pas la patrie , et pour lesquelles les mots d'étranger et d'ennemi étaient synonymes ; mais aujourd'hui que , sous l'influence si éminemment civilisatrice du christianisme , les chaînes de l'esclavage ont été

brisées , que tous les hommes ne font plus qu'une seule et même famille , que toutes les guerres ne sont plus en quelque sorte que des guerres civiles , si le fléau dévastateur régnait sur un peuple ennemi , si Artaxercès réclamait notre assistance , comme le vieillard de Cos , nous pourrions refuser ses dons , mais tous nous nous lèverions pour aller lui prodiguer les secours de notre art.

Dignes disciples d'HIPPOCRATE , marchons d'un pas ferme et sûr dans la voie qu'il nous a tracée ; méritons comme lui l'estime publique par un savoir profond , une exacte probité et une vie sans reproche. Soyons modestes dans le succès , calmes au milieu des dangers ou d'accidents imprévus , également éloignés de la timidité , fille de la faiblesse ; et de l'audace , fille de l'ignorance. Ne craignons pas de nous éclairer des conseils de nos confrères dans les cas difficiles ; extirpons du fond de nos cœurs ce sentiment odieux de jalousie , d'autant plus actif qu'il s'exerce dans un cercle plus rétréci , et qui dépare trop souvent la plus belle des professions ; aidons-nous l'un l'autre à porter nos fardeaux.

Ainsi , Messieurs , notre art sera rendu à sa dignité première , à sa considération , à son éclat ; ainsi les médecins mériteront l'application de ces belles paroles de l'orateur romain :

Homines ad Deos nullâ re propius accedunt quàm salutem hominibus dando.

Puissent, Messieurs, les considérations que je viens de vous présenter fructifier dans vos âmes ! puissiez-vous, dès vos premiers pas dans la carrière, avoir toujours sous les yeux les obligations que vous avez contractées envers la société et envers vous-mêmes, obligations de science, obligations d'expérience, obligations de bienfaisance, de fermeté, de moralité, de courage, de prudence, de désintéressement, d'abnégation ! J'ai la confiance, Messieurs, que vous me pardonnerez, si des conseils parfois sévères sont sortis de ma bouche, car ils sont dictés par le désir de vous être utile et par le sentiment de la dignité médicale ; car ils reposent sur des principes inflexibles comme le devoir, sacrés comme la conscience.

1
e
l
-
is
-
-
;
e,
-
;
is
is
i-
es

